➤ *Comment rendre compatibles égalité et liberté ?*

Tocqueville, écrivant après la Révolution, ne peut pas concevoir que la liberté des modernes ait pour fondement et pour garantie l'inégalité des conditions, [...] Il serait insensé de vouloir restaurer l'autorité et les privilèges d'une aristocratie qui a été détruite par la Révolution. [...]

L'égalité des conditions est devenue le fait majeur. [...]

Mais qu'entendait-il par liberté? Tocqueville qui n'écrit pas à la manière des sociologues modernes, n'en a pas donné de définition par critères. Mais il n'est pas difficile, à mon sens, de préciser selon les exigences scientifiques du xx^e siècle ce qu'il appelait liberté. Je pense d'ailleurs que sa conception ressemble fort à celle que s'en faisait Montesquieu.

Le terme premier qui constitue la notion de liberté, c'est l'absence d'arbitraire. Quand le pouvoir ne s'exerce que conformément aux lois, les individus sont en sécurité. Mais il faut se méfier des hommes, et nul individu n'étant assez vertueux pour supporter le pouvoir absolu sans se corrompre, il ne faut donner le pouvoir absolu à personne. Il faut donc, comme aurait dit Montesquieu, que le pouvoir arrête le pouvoir, qu'il y ait une pluralité de centres de décision, d'organes politiques et administratifs, qui s'équilibrent les uns les autres. [...]

Le problème de Tocqueville peut donc se résumer ainsi : à quelles conditions une société, où le sort des individus tend à devenir uniforme, peut-elle ne pas sombrer dans le despotisme? Ou encore : comment rendre compatibles égalité et liberté?

Raymond Aron, *Les Étapes de la Pensée sociologique*, 1967, p. 227.

□ **Extrait 1 : La tyrannie de la majorité**

Je regarde comme impie et détestable cette maxime, qu'en matière de gouvernement la majorité d'un peuple a le droit de tout faire, et pourtant je place dans les volontés de la majorité l'origine de tous les pouvoirs. Suis-je en contradiction avec moi-même ? [...]

Qu'est-ce donc qu'une majorité prise collectivement, sinon un individu qui a des opinions et le plus souvent des intérêts contraires à un autre individu qu'on nomme la minorité ? Or, si vous admettez qu'un homme revêtu de la toute-puissance peut en abuser contre ses adversaires, pourquoi n'admettez-vous pas la même chose pour une majorité ? Les hommes, en se réunissant, ont-ils changé de caractère ? Sont-ils devenus plus patients dans les obstacles en devenant plus forts ? Pour moi, je ne saurais le croire ; et le pouvoir de tout faire, que je refuse à un

seul de mes semblables, je ne l'accorderai jamais à plusieurs.

TOCQUEVILLE, *De la Démocratie en Amérique*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 287-288.

□ **Extrait 2 : Le despotisme démocratique**

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux, qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils remplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres, ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux ; mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là, s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leurs jouissances, et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle, si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses ; elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait. [...]

J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau, pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne lui serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple.

TOCQUEVILLE, *De la Démocratie en Amérique*, p. 836-838.